

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de collège (Suite) :  
partie X. En Humanités.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 25, p. 176-180

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Mes souvenirs de Collège

### X. En Humanités.

(Suite.)

Parmi les Fribourgeois qui étaient entrés dans les classes inférieures, il y avait les deux fils de M. Héliodore Raemy, le rédacteur du *Chroniqueur*, qui était en même temps un bon écrivain. Les jeunes garçons, Maurice et Aloyse, étaient gentils et intelligents, mais ils n'avaient pas hérité du talent de leur père. Comme ils étaient sans prétention, nous nous entendions bien avec eux. Quand M. Héliodore Raemy venait les trouver, il me prenait volontiers avec eux pour faire un tour en ville. C'était au moment où le *Chroniqueur*, qui n'avait pas de bonnes finances, bien qu'il fût très réputé comme organe conservateur, allait passer en d'autres mains. Sur les conseils de M. Raemy, nous le remplaçâmes, mon père et moi, par l'*Ami du Peuple*, de Romont. Quoique au Collège, j'avais dès lors mon journal, qui me permettait de suivre les affaires du pays et m'initiait à la politique conservatrice. Dans l'*Ami du Peuple*, je retrouvais parfois les idées, ainsi que la bonne prose, de l'ancien rédacteur du *Chroniqueur*. M. Raemy maniait bien la plume ; il avait parfois de la verve, attaquant rigoureusement la partie adverse ; il s'entendait à glisser partout ses sympathies légitimistes, et ce n'est pas lui qui eût distingué nettement entre la cause des anciens régimes et celle de la religion. Il est vrai que ses adversaires semblaient avoir pris à tâche de perpétuer la même confusion. Les événements d'Italie, qui réagissaient puissamment sur la mentalité des catholiques, y étaient aussi pour beaucoup. Mais, pour en revenir à l'*Ami du Peuple* de Romont, ses origines, qui sont très modestes, m'ont presque touché moi-même par ma commune de Fiaugères. Voici comment les choses

se sont passées. Les deux communes de Fiaugères et Besencens avaient subventionné un jeune Monney, leur ressortissant, qui étudiait en vue de se faire capucin. Mais les études terminées, non sans quelque succès, le jeune homme ne persévéra point dans sa vocation ; il ne se présentait pas trop mal et avait une certaine faconde qu'on appelle vulgairement de la blague. A Genève, il occupa une place de secrétaire ou caissier où, par un détournement d'une dizaine de mille francs, il s'attira une condamnation à la maison de force. Là, par suite d'une maladie, on l'amputa d'une jambe. Sorti de prison, il revint au pays et tomba, comme on dit chez nous, à la charge de la commune. Nos conseillers communaux, le voyant incapable de gagner sa vie par un métier ou un travail manuel quelconque, essayèrent de lui procurer un moyen de subsistance en exploitant son instruction et sa faconde. Les deux communes, à sa demande, lui achetèrent une presse, qu'on installa à Romont. Là, notre homme fonda un petit journal accompagné d'une sorte de semaine ou de revue minuscule. Ce n'était pas trop mal rédigé, mais le nombre d'abonnés resta tout à fait insuffisant, et, au bout de quelques mois, il fallut liquider l'entreprise. Mais cette apparition d'une presse à Romont, qui était un événement pour la petite ville, avait fait réfléchir les hommes influents, laïcs et ecclésiastiques. Un consortium se forma pour racheter la presse, que les deux communes avaient mise en vente. La nouvelle entreprise émettait des actions de 50 francs, qu'on plaça un peu partout, mais aussi dans nos communes. Mon père en avait une. Le nouveau journal qu'on créa, ce fut l'*Ami du Peuple*. Patronné par les trois chanoines de Romont, par le doyen Minguely, d'Autigny, et surtout par le professeur Chatton, du collège St-Michel, l'*Ami du Peuple* réunit aussitôt de nombreux abonnés dans tout le canton. Les rédacteurs, M. le chanoine Raboud et M. le chanoine Nicolet eurent assez vite épuisé les flèches de leur

carquois. Mais M. le professeur Chatton, qui avait un pied dans la *Gazette de Lausanne*, ramena des bords du Léman un jeune prote français, M. Marnert Sonnens, qui, à l'imprimerie de la *Gazette*, pouvait composer en latin et même en grec, et paraissait intelligent. Ce prote fut mis à la tête de l'imprimerie de l'*Ami du Peuple* et ne tarda pas à en devenir l'unique rédacteur parce que les rédacteurs attirés, peu habitués au travail astreignant de la rédaction, étaient à court de copie. On dit que M. Sonnens, pour remplir son journal, composait à double, tout à la fois intellectuellement et typographiquement.

Il y avait alors, en Philosophie, trois Haut-Valaisans, dont j'ai gardé le souvenir pour avoir été souvent en rapports avec eux : Théodore Walpen, que je devais revoir trente ans plus tard à Münster (vallée de Conches), où il était curé-doyen ; Mathieu Schinner, qui n'avait du grand cardinal que le nom ; Maurice Rüden, un original, que j'ai ensuite perdu de vue ; Charles de Werra, de St-Maurice, qui devint conseiller national, et Joseph Kümmeler, de Steinen (Schwytz), qui fut chanoine de l'Abbaye, étaient aussi en Philosophie. Mais la classe de Rhétorique, où se trouvait notre Wuilleret, semble avoir eu moins d'importance. Maurice Pellissier, de St-Maurice, le futur colonel et conseiller national, était alors en Grammaire, deux classes après nous.

C'était alors (en 1863-64), que je me fis photographe pour la première fois par un professionnel de Lausanne. La photographie est exécutée sur carton, tandis qu'en 1857, lors de mon départ pour le Collège, je n'avais vu chez les Suard que des photographies sur verre, des *daguerrotypes*.

Pendant mon année d'Humanités, tout se passa régulièrement. Le Collège fit sa grande promenade à Montreux, où, avant de prendre le train pour le retour — on était allé à pied — on assista au coucher du soleil,

l'astre disparaissant à l'autre extrémité du lac, derrière la ligne à peine visible du Jura, dans un lointain dont les montagnes du Valais nous avaient déshabitués. J'eus l'occasion de voir, dans les magasins de Montreux, des paysages exécutés avec une remarquable finesse, bien que sans valeur artistique proprement dite ; c'étaient des lithographies, des gouaches, des tableaux à l'huile ; tout cela m'éblouissait, et me faisait revenir de l'idée que j'étais arrivé au sommet de l'art en ce qui concerne le paysage.

Un camarade d'enfance, notre plus proche voisin de Fiaugères, Alphonse Esseiva, du même âge que moi, était venu nous rejoindre l'année précédente et faisait ses rudiments, non sans peine, ayant commencé trop tard, suivant le préjugé qu'on m'avait opposé à moi-même lors de mon entrée au collège. Pendant l'hiver, il était tombé gravement malade, et il dut rentrer à la maison, où il se rétablit au commencement de l'été. Plus tard, il s'adonna à la sculpture sur bois, qu'il alla étudier à Brienz, puis il partit pour Paris, où il eut d'abord des déboires financiers, mais, s'étant courageusement ressaisi, il réussissait enfin, et comme sculpteur et commercialement, lorsque la mort l'emporta. Il était neveu de deux Jésuites ; on regretta beaucoup que sa santé ne lui eût pas permis de continuer ses études ; au fond, ce n'eût pas été sa vraie vocation, même en supposant qu'il fut entré au collège plus jeune, à un âge où les facultés intellectuelles se forment plus facilement. Dans la sculpture, il avait un réel talent.

Mes vacances se passèrent d'une façon un peu nouvelle pour moi. Je ne travaillai plus régulièrement à la campagne, mais le plus souvent je tenais compagnie à mon père, qui se faisait vieux ; gérait les affaires de la maison et ne mettait plus la main qu'à des occupations moins pénibles. De temps en temps, je faisais des promenades. Je reprenais contact avec la nature, le collège m'en ayant en quelque sorte séparé, de même qu'il m'avait tiré de

l'isolement où mon enfance s'était si souvent trouvée. J'errais volontiers autour de la Mionnaz, dans les ravins de Grattavache, dans les bois du haut de Fiaugères, dessinant volontiers d'après nature, ce dont la reproduction des modèles ne m'avait nullement détourné, enfin, emportant des livres avec moi et lisant beaucoup. Je me souviens que la lecture de certaines descriptions de Maurice de Guérin m'avait initié à la poésie de la pluie tombant mollement sur les feuilles des arbres ; à cette poésie réaliste, où l'impression d'humidité se combinait avec une recrudescence de vie, tous les sens apportaient leur contribution, de même qu'il y fallait de l'imagination et une certaine intelligence des phénomènes naturels. Aussi ne me répugnait-il pas d'être surpris par l'orage, d'être mouillé au cours d'une promenade. Comme on le voit, les vacances ne contribuaient pas peu à ma formation, de même d'ailleurs qu'elles reposaient mes nerfs et me préparaient à une reprise d'occupations intellectuelles.

(A suivre)

M<sup>gr</sup> JACCOUD

ancien recteur de St-Michel.